Bang Bang

@now@n
https://anowan.blogspot.com/

Depuis plusieurs jours ne me quitte pas la sensation d'avoir fait quelque chose de travers – elle s'accroche et m'englue comme de la résine de pin qui me serait tombée dans les cheveux au cours d'une virée en forêt. Je parcours les alentours du regard à la recherche de quelque chose à ranger.

Les livres s'alignent sur les étagères de la bibliothèque, classés par thème et par ordre alphabétique. Les aimants du frigo soutiennent chacun un dépliant pertinent, qui pour la promotion du restaurant du village, qui pour rappeler un concert à venir, qui pour conserver le numéro d'un dépanneur efficace. Mon mug et celui de Céline sont assorti l'un à l'autre et les sachets de thé y ont infusé exactement la durée recommandée sur la boîte.

Céline attire mon attention :

« La Terre appelle Iolia ? »

Je me souviens de sourire et de la regarder dans les yeux. Négliger son invitée ne se fait pas.

« Pardon ! Tu disais ?

— Je ne sais plus, j'en étais où ? Ah, oui : je suppose qu'on pourrait *hypothétiquement* envisager un genre de transition démographique dans un futur à moyen terme – mais la vérité à l'heure actuelle, c'est qu'on a sur les bras une communauté d'agriculteurs et de chasseurs vieillissants qui ne parviennent pas à retenir leurs enfants dans le coin et qui vont soit rester autonomes et mourir chez eux, soit partir en maison de retraite… et je ne me vois pas négocier l'installation d'une agence d'aide à la personne, pas ici. Bref, on va virer village fantôme de nos vivants à toutes les deux. Iolia, tu es préoccupée. »

Je blague :

« On ne peut rien te cacher ! C'est rien, haha. »

Je m'aperçois que j'ai ri mais que j'ai oublié de blaguer. Céline fronce les sourcils.

CC BY NC SA

« J’ai besoin de ma secrétaire en forme lundi matin.

— Laisse-moi tranquille le samedi, alors.

— Quelque chose ne va pas ? Tu peux m’en parler. »

J’hésite. Céline n’est pas une amie – pas exactement ; pas encore ; madame la Maire est un peu trop ma patronne pour ça. Je ne tiens la boutique que depuis un an et demi, on ne m’a même pas encore invitée à rejoindre l’association des secrétaires de mairie de la communauté de communes. Mes copains parisiens s’éloignent de moi aussi vite que je me suis éloignée de la capitale.

Pour tout avouer, je me sens un peu seule. Prendre rendez-vous chez le psy n’est pas envisageable : la distance. C’est Maxime qui utilise la voiture pour aller travailler.

Il y a tellement de choses qui nous changent, dans un nouvel endroit – la taille de notre nouvelle maison, déjà ; comme si mon esprit se déployait dans l’espace ; mon chez-moi, mon territoire s’était soudain agrandi. L’horizon a rétréci en même temps. Je me suis transformée, en tant que personne agissant dans le monde, de façons que je ne vois même plus.

Parfois je reparle à mes amies de Paris et quand elles se plaignent des aléas de leur vie je me retrouve incapable de concevoir leurs problèmes. Je ne les imagine pas trouver une réponse pertinente au mien.

Céline, en revanche, me ressemble de plus en plus – ou le contraire. Une campagnarde, avec un sens du devoir qui lui a fait briguer la mairie quand le dernier élu, un vieux gars du cru qui siégeait depuis quarante ans, a cassé sa pipe. Peut-être comprendra-t-elle. Je lui relate les faits suivants :

J’ai réussi à convaincre Maxime qu’il serait pertinent de prendre un week-end pour nettoyer à fond la maison, grand nettoyage de printemps, tout ça. Maxime aime la propreté ; il l’aime tellement que tenir une éponge salie d’avoir été utilisée pour nettoyer quelque chose lui provoque des frissons de dégoût. Personne n’est parfait. Nous sommes mariés depuis cinq ans.

Il récure la salle de bain et j’ai fini mes pièces. J’hésite à entamer un nouveau chantier au grenier ou à la cave, des pièces qui n’ont pas vocation à être habitée, quand l’évidence me frappe : l’abri de jardin peut probablement utiliser un bon coup de chiffon à poussière et de balai. Ma décision prise, j’ouvre la porte du cabanon et le fusil me tombe dessus.

Je m’exprime mal, peut-être. Le fusil ne se trouvait pas aux aguets, prêt à bondir : simple objet, il était posé debout le long du mur à côté de la porte et, sans doute à

BY NC SA

cause de la secousse par laquelle j'ai ouvert, a basculé pour se fiche dans mes genoux.

Je ne possède pas de fusil. Je ne veux pas de ça chez moi. J'éprouve une répulsion naturelle pour les armes à feu. Je crois que j'ai fait du tir à la carabine, quand j'étais petite, avec mon père. *Bang.* C'est flou. J'ai oublié. *Bang.* Je crois que ça vaut mieux.

Maxime arrive dans mon dos, essoufflé d'avoir couru. Je me retourne, le genou toujours douloureux du canon d'acier qui l'a percuté, et je demande :

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Il faut imaginer un ton de voix qui suggère que je sais, techniquement, quel est l'objet que j'ai découvert et quelle est l'unique fonction pour laquelle il est conçu, et que la question implicite est plutôt quelque chose de l'ordre de :

« Que fout cette saloperie d'engin de mort dans l'abri de jardin de MA maison ? »

Maxime me répond l'histoire suivante : un collègue à lui part en retraite. À son pot de départ, il apprend que Maxime a déménagé et ne vit plus au centre-ville de là où se trouvent les bureaux de l'entreprise. Instantanément, le collègue s'exclame : Maxime ! Petit gars ! Toute la vie devant toi, une belle maison loin de tout ! Il te faut un fusil. J'en ai justement un. Je te le vends pour presque rien. Passe ton permis de chasse à la première occasion, c'est le meilleur moyen de te faire des copains de tes voisins.

Maxime a acheté le fusil et l'a remisé dans l'abri de jardin en attendant de passer son permis de chasse et de se faire des copains de nos voisins.

Sans m'en parler. Apparemment c'est surfait, mentionner l'acquisition d'une arme à feu à sa conjointe.

Il est possible que j'aie crié ; il est possible que j'aie eu *tort* de crier. Je ne suis pas en train de prétendre qu'il s'agissait de la meilleure réaction. Maxime m'en veut beaucoup. Il aime ma capacité à communiquer autrement qu'en criant. Ça lui épargne les réminiscences d'une enfance passée à se faire crier dessus. Je répète : les psys travaillent loin de chez nous.

Maxime, magnanime, est prêt à me pardonner d'avoir crié mais je ne sais pas si je suis prête à lui pardonner d'avoir ramené un fusil à la maison.

(Céline dodeline de la tête, ses mains en coupe autour de sa tasse de thé.

« Le mariage, c'est des compromis. Si ça reste dans l'abri de jardin, est-ce que tu pourrais envisager… »)

CC BY NC SA

Maxime a acheté un deuxième fusil que j'ai aperçu par hasard à travers la fenêtre du cabanon.

(Céline cille trois fois sans bouger un seul autre muscle.)

Il est possible que j'aie eu *tort* de pleurer, les parents de Maxime ayant développé la coutume familiale de se mettre à pleurer à chaudes larmes aussitôt après lui avoir crié dessus. Il est possible que je n'aie pas mon mot à dire sur les loisirs de mon époux et que, s'il souhaite entamer une collection d'objets insolites avec une histoire fascinante et un impact culturel non-négligeable, je doive simplement l'encaisser.

Bref.

Je suis fâchée avec mon mari.

Je dors dans la chambre d'amis depuis mercredi soir.

Je crois qu'il y a désormais un troisième fusil dans l'abri de jardin.

J'ai l'impression que j'aurais pu résoudre cette situation autrement si je m'y étais mieux prise.

Je serai probablement une secrétaire de mairie très peu efficace lundi matin.

Les larmes coulent toutes seules – je ne pleure pas ; j'ai plus un genre de fuite d'eau. Céline sort un paquet de mouchoirs en papier et me le tend avec autorité.

« Bon. »

Je m'essuie les yeux et me vidange le nez.

« Iolia. »

Je replie le mouchoir souillé et le pose dans un coin où il ne dérangera personne en attendant que je débarrasse la table de la cuisine.

« Ici, c'est la campagne. Tout le monde est chasseur. Maxime serait tombé dans le hobby un jour ou l'autre. »

Les larmes remontent.

« Évidemment, il a eu tort de ne pas t'en parler. C'est un problème. Un mari taciturne, à la fin de la journée, c'est un mari malheureux. Surtout si ça te fait peur ! Tu mérites qu'on t'apprenne ! Viens, on va le dédiaboliser, ton abri de jardin. »

Elle abandonne le thé et prend la porte de derrière. Je lui emboîte le pas, sonnée. Notre jardin est joli dans le genre sauvage ; dans les premiers temps, on me regardait bizarrement quand j'expliquais que nous voulons favoriser la biodiversité et que nous

CC BY NC SA

nous fichons que le terrain ne soit pas couvert d'un parfait gazon vert. Les voisins ont fini par lâcher le sujet. Nos herbes folles ne font de mal à personne et on a assez prouvé qu'on n'était pas que des parisiens qui viennent trois week-end par an ou, pire, des anglais.

Sur le chemin, Céline m'explique :

« Les armes à feu, ça se gère. Ça se range sans munitions et avec la sûreté, ça s'entretient, ça se réserve aux usages stricts pour lesquels leur possession est autorisée… Pas besoin de virer parano ! Tu verras, c'est bizarre pour un citadin mais naturel par ici, c'est bien, vous vous acclimatez. »

La porte de l'abri de jardin est un peu dure ; madame la maire échoue à la débloquer. Je le fais à sa place et recule, mon genou toujours bleu des hématomes que j'ai récoltés à chacune de mes visites.

Le premier fusil tombe, comme il est tombé les fois précédentes. Le deuxième fusil suit. Le troisième fusil s'empile sur ses prédécesseurs puis, déséquilibré, glisse derrière. Le quatrième fusil s'effondre et précipite le premier sur le sol du jardin, hors de la cabane.

Ainsi de suite, en un jeu de dominos interminable, les vingt-sept fusils de l'abri de jardin finissent à terre. Céline les regarde et je regarde Céline ; j'ai fini de compter les armes et j'ai besoin de vérifier sur son visage que je ne suis pas en train d'halluciner.

Elle a l'expression neutre. Une qualité certaine dans son rôle officiel. Quand un administré se pointe dans mon bureau en m'expliquant ce qui lui arrive, je ne peux pas empêcher tous mes traits de souligner son récit du panel complet de mes émotions : il y en a qui le prennent mal. Céline reprend la parole :

« En admettant que Maxime n'ait fait que des affaires exceptionnelles et acheté d'occasion chaque pièce pour, allez, deux cents euros ? Il y a au moins cinq mille euros de fusils dans votre abri de jardin.

— C'est beaucoup, non ?

— … pas vraiment, mon estimation est trop basse pour signifier quoi que ce soit. »

Céline attrape un fusil dans le tas, l'observe, le soupèse, en vérifie le numéro de série et déclare :

« Celui-là ressemble à celui qu'on a volé à mon cousin cette semaine. »

cc BY NC SA

Nous échangeons un regard. Je voudrais croire qu'il s'agit d'un regard de connivence, plein de sens et de sous-entendus, mais la vérité est que nous ne sommes pas amies et que ce regard ne me convoie rien.

« Bon. J'appelle le 17. Je peux utiliser ton fixe ? »

Loin de tout, y compris des antennes-relais. Tandis que Céline explique plusieurs fois la situation dans le combiné, je remets de l'eau sur le feu : j'ai besoin de plus de thé.

Maxime arrive avant la gendarmerie, nous trouve dans la cuisine et les pièces de sa collection sens-dessus-dessous au jardin. Il est livide, mais contenu, mais livide, et je dois avouer que la présence de la maire du village – pas la première gonze venue, si vous voyez ce que je veux dire – participe à me rassurer. Nous sommes deux ; deux contre un ; j'ai raison, je crois ; quelque chose dans ma tête a arrêté de se demander si je suis folle.

« Assieds-toi. »

L'autorité municipale fait tomber mon mari sur son cul. Heureusement, il y avait une chaise dessous. Céline débute l'interrogatoire :

« Vingt-sept fusils.

— J'en fais collection.

— C'est beaucoup.

— Oui, c'est une collection.

— Tu les as volés.

— Non ! »

Maxime met un grand coup dans la table ; le thé déborde et remplit les soucoupes. Céline m'interpelle d'un coup de menton. Je suis tétanisée. Elle secoue la tête. L'expression est neutre mais je la devine déçue. Il se défend :

« Pas volés ! Empruntés. »

L'attention de madame la maire revient sur mon mari.

« Empruntés à qui ? »

Maxime se tourne vers moi :

« Mais dis quelque chose ! »

Pardon ? Que je dise… que dire de plus que ce que j'ai déjà dit ?

cc BY NC SA

« Je déteste les fusils et je déteste chaque seconde que je passe dans cette maison où tu as stocké des fusils sans mon accord. »

Maxime gémit d'exaspération. Céline elle-même roule des yeux :

« Oui, enfin, essayons de rester constructifs. »

Je la dévisage. Ça me paraissait constructif ; autant qu'elle me paraissait jusqu'ici de mon côté. Que se passe-t-il ?

« Empruntés à qui, Maxime ? »

Il soupire. Le genre de soupir de frustration qui me place en alerte maximale.

« Aux voisins, par-ci, par-là.

— Ils sont au courant ? »

Maxime parvient à se soustraire à l'autorité naturelle de Céline et se lève de table.

« Vous avez mis le bordel dans l'abri de jardin, je vais le ranger. »

Il quitte la cuisine. Céline considère le thé qui gît dans sa soucoupe puis le transvase dans sa tasse.

« Bon. Je n'avais jamais remarqué qu'il était simplet comme ça.

— Il n'est pas... »

Je cherche mes mots.

« C'est un homme très intelligent et capable et sensible et je ne comprends pas à quoi il joue.

— Iolia, toutes les lunes de miel ont une fin. C'est ton mari, ouvre les yeux sur ce qu'il est vraiment ou tu vas faire exploser ton mariage en vol. »

Je suppose que je devrais l'écouter : elle est revenue dans le village de son enfance pour y devenir maire après avoir divorcé deux fois. Elle s'y connaît, elle doit avoir raison. Au loin, on commence à entendre le faux Fa de la gendarmerie ; Céline fronce les sourcils jusqu'à la coupure de la sirène. Elle hoche la tête et commente :

« Pas besoin de l'alerter outre mesure, on ne voudrait pas qu'il panique. »

Elle boit une gorgée de thé.

« Tu devrais le préparer. »

Difficile de résister à l'autorité municipale. Je me lève, raide, et prends le chemin de l'abri de jardin. Côté route, j'entends le véhicule de la gendarmerie se garer.

CC BY NC SA

Maxime est affairé à attraper les fusils, leur mettre un coup de chiffon, puis les réaligner le long des murs de la cabane de jardin, comme il essaie de le faire depuis une semaine, comme ça n'a jamais marché, comme ça ne marchera jamais. J'attire son attention d'une main sur l'épaule plus tremblante que je ne l'aurais voulu. Il me chasse d'une revers de gifle. J'ai l'impression d'être une mouche.

« Quoi ? »

Après tout, nous sommes fâchés. Je dois prendre sur moi pour garder un ton plus neutre que triomphant :

« La gendarmerie est là. »

Il sursaute, me regarde soudain. Ses yeux écarquillés rappellent la proie plutôt que le chasseur.

« Non. Non, non, non. Ce n'est pas possible. Pas maintenant. Fais quelque chose ! »

Il retourne à ses fusils, la conversation close de son point de vue. Je reste figée. Céline tape au carreau ; je distingue un homme en uniforme derrière elle. Une pointe d'agacement irrationnelle me traverse, parce que Céline n'est pas chez elle pour ouvrir la porte et accueillir des gens dans mon domicile. Un reste de parisianisme. Je les rejoins dans la cuisine.

Deux barres blanches horizontales, c'est un lieutenant. Derrière lui, une femme dotée d'un écusson à trois barres obliques. J'ai oublié le grade. Probablement plus bas que lieutenant.

« Quelle est la situation ? »

Céline m'enjoint à parler. Je propose du thé. Les gendarmes refusent. Je parle. La conclusion est la suivante :

« Être collectionneur n'est pas illégal…

— Pas de permis de chasse, rappelle Céline.

— S'il est en cours d'acquisition…

— Les fusils sont volés, s'agace Céline.

— Bon, certes. »

Le lieutenant plante ses yeux dans les miens, accroche un bon sourire bien paternel sur son visage, et me demande avec toute la bienveillance possible :

CC BY NC SA

« Est-ce que vous avez parlé à votre mari pour désescalader la situation avant l'intervention des forces de l'ordre ? Vous vous rendez compte, j'espère, que c'est très grave de nous appeler. »

Je m'observe de l'intérieur ne rien répondre et ne pas bouger. Je sens mes nerfs s'allumer de la tête au bas du dos dans une grande vague de glace. Je crois – je crois que je meurs de honte. De me faire enfin expliquer ce que j'ai raté depuis tout ce temps. Ça devient du sang battant à mes tempes – mon cœur accélère, en lutte contre le froid soudain. Je secoue la tête.

« Allez, on y va ensemble. »

Escortée par les deux gendarmes, je retourne dans le jardin. Le rangement des fusils est terminé. Maxime ferme la porte de la cabane en des gestes si lents et précautionneux qu'il n'est pas loin de pratiquer le tai chi.

« Chéri ? »

Il se retourne. Je ne sais pas quoi lui dire, alors je vais rester simple :

« Il faut rendre les fusils, chéri. Ils ne sont pas à toi.

— Et qui va m'y obliger, toi peut-être ? »

Je cligne des paupières. Je regarde à ma droite : un lieutenant de gendarmerie. Je regarde à ma gauche : une... *maréchale des logis cheffe*, ça vient de me revenir. J'hésite à les pincer, vérifier leur consistance, leur présence, leur réalité. Le lieutenant me touche l'épaule.

« Continuez de lui parler, ça se passe très bien. »

À partir de cette déclaration, je peine à extrapoler à quoi correspond «très bien » dans sa hiérarchie personnelle du «passage » des «ça ». Je tente :

« La gendarmerie est là, Maxime.

— Fais quelque chose ! Je ne peux vraiment pas gérer ça maintenant. »

Je supplie des yeux la maréchale des logis cheffe. Certes, j'avais oublié son grade, mais maintenant que je m'en rappelle je m'estime en droit de la supplier des yeux. Elle reste d'une impassibilité gendarmique.

« Et maintenant ? demandé-je.

— Allez, un petit effort, réessayez » exige le lieutenant.

BY NC SA

Je fais demi-tour et retourne dans la cuisine. Cécile m'y accueille, les sourcils froncés.

« Qu'est-ce que c'était que ça ?

— Je ne sais plus quoi faire. Il ne m'écoute pas. Je te jure, je le sens.

— Fais-toi écouter, alors ! C'est ton mari, oui ou non ? »

Les gendarmes reviennent. Le lieutenant paraît beaucoup moins bienveillant tandis qu'il me souligne :

« Écoutez, si vous n'y mettez pas du vôtre, si on ne peut pas compter sur votre coopération, comment voulez-vous qu'on s'en sorte ? »

Maxime entre dans la cuisine, lâche un cri devant le monde qui s'y trouve, et m'interpelle :

« Iolia, fous-moi tout ça dehors ! J'ai passé une journée stressante, je veux me reposer, et tu ne m'as rien demandé avant d'inviter qui que ce soit ! »

Je m'effondre sur la chaise de la cuisine qui attendait mon retour. Les yeux accusateurs des uns et des autres me pétrifient. Je n'ai aucun pouvoir. Personne ne m'écoute. Tout le monde s'en fout. Je ne peux rien faire. Mes mains cherchent une accroche autour d'elles ; la droite saisit l'anse de ma tasse de thé.

Sa chaleur sur mes phalanges, puis dans ma paume, me détend d'une façon toute mécanique. Mon esprit cherche une excuse pour se mettre au diapason de cette sérénité.

Je ne peux rien faire.

Je ne peux rien faire.

Je peux *ne rien faire*.

Je prends une gorgée de thé. Je lève les yeux : on me scrute toujours. Céline, le lieutenant, la maréchale des logis cheffe, Maxime. Quatre mines accusatrices. Une nouvelle gorgée.

C'est incroyable tout ce monde que j'ai réussi à mettre en colère en me démenant. Autant arrêter de me démener.

Céline reprend la parole la première :

« Qu'est-ce que tu attends, au juste ?

— Moi ? Rien.

BY NC SA

— Qu’est-ce que tu fous ? crache Maxime.

— Rien. Je ne vais *rien* faire. Rien de toute cette histoire ne me concerne. Débrouillez-vous. »

Je bois du thé. Le thé est bon. La panique se diffuse dans ma cuisine à mesure qu’elle me quitte.

« Mais tu te rends compte que…

— … si votre mari ne veut pas coopérer…

— … ils vont m’enlever mes fusils…

— … l’image que ça donne…

— … on sera contraints d’utiliser la force…

— … je n’ai rien fait de mal… »

Je hoche la tête dans le vague, occupée à ne pas les écouter. Une pause a lieu : j’en profite pour leur rappeler à tous :

« Pas mon problème. Débrouillez-vous. »

J’observe le résultat.

Maxime contemple un futur où il est arrêté pour le vol d’une bonne vingtaine, probablement plus, d’armes à feu de catégorie C.

Le lieutenant contemple un futur où il doit justifier devant sa hiérarchie qu’il a été obligé d’abattre un forcené armé jusqu’aux dents.

Céline contemple un futur où elle rédige un communiqué pour la presse quotidienne régionale expliquant quelle espèce d’imbroglio campagnard dégénéré a eu lieu dans sa commune minuscule.

Aucun de ces avenirs ne leur convient. Par bonheur, ils ont tous les trois une formidable capacité d’influence sur l’avenir.

Ils s’assoient à table et discutent de leurs options.

Maxime va rendre les fusils, parce que bien sûr qu’il va rendre les fusils, et se faire confisquer les siens jusqu’à avoir effectivement passé son permis de chasse. Céline va faire le tour des administrés pour les encourager à oublier et pardonner plutôt qu’à ressasser l’incident. La gendarmerie va faciliter toutes ces opérations. Je ne vais pas lever le petit doigt pour aider le processus.

CC BY NC SA

Les trois parties prenantes parviennent à un accord définitif et entament les démarches nécessaires. Les gendarmes saisissent les fusils. Maxime regarde ses fusils partir. Céline supervise.

Mon thé est délicieux, pour du sachet de supermarché. Je réalise soudain que sa douceur vient moins de lui que de la disparition du sentiment terrible, cette sensation gluante d'avoir mal agi. J'ai cessé d'agir, et c'était ma meilleure décision de la journée.

Céline me salue d'une poignée de main. Je crois qu'elle n'approuve pas mon retrait de la situation, et je suis certaine de ne pas m'en soucier. Les gendarmes me disent au revoir, leur opinion indéfinissable, et de toute façon qui suis-je pour exiger la bonne opinion des forces de l'ordre.

Reste Maxime.

« Tu veux du thé ? »

Il secoue la tête : c'est non. Je hausse les épaules. La vérité est qu'il est l'heure de se poser la question du déjeuner. Je dois avoir de quoi nous dépanner au congélateur.

Le temps que ça réchauffe, mon mari boude. Au moment de manger, il est arrivé à sa conclusion sur l'affaire et me reproche :

« Tu m'as laissé tomber alors que j'avais besoin d'aide. »

J'acquiesce :

« C'est vrai.

— Je ne peux pas compter sur toi.

— Fine analyse. »

La mâchoire serrée, il mange. Il se cogne la fourchette contre les dents à intervalles réguliers, du coup. Aujourd'hui, je décide que c'est lui que ça regarde.

Il termine son assiette et n'ajoute rien. Je déguste ma purée décongelée. Je débarrasse :

« Fini ? »

Je pourrais être en train de parler de son assiette ; je pourrais être en train de parler de la conversation. Son haussement d'épaules est à la hauteur de l'ambiguïté. J'expose :

CC BY NC SA

« Tu ne vas pas passer ton permis de chasse, tu vas entamer les démarches pour revendre le ou les fusils qui t'appartiennent effectivement, et tu ne feras plus jamais entrer d'armes à feu sur notre terrain sans que je sois au courant et que j'aie donné mon accord. Sinon, ce mariage est terminé. »

Il écarquille les yeux, crie au chantage émotionnel.

« Ce mariage est-il terminé, Maxime ? »

Le discours tente de se construire, de proposer une troisième voie où il obtiendrait le droit de faire tout ce qu'il désire peu importe à quel point ça me blesse sans subir la moindre conséquence ; je réitère :

« Ce mariage est-il terminé ? »

Il perd ses mots, rougit de colère, frappe la table, affirme en morceaux épars que c'est dégueulasse, pour un accident, un seul, après tout ce qu'on a vécu, comment j'ose ?

« Ce mariage est terminé. »

Le silence tombe. Puis il gémit :

« Tu n'as pas le droit de me faire ça, Iolia.

— Sinon quoi ? Bang bang, « si je ne peux pas t'avoir personne ne t'aura », à la mode des campagnes ?

— Tu crois vraiment que je suis comme ça ? C'est ça l'image que tu as de moi ? Tout ce que tu fais c'est juger ma collection !

— Pourquoi des fusils ? Pourquoi pas des *timbres* ?

— Non, la vraie question c'est pourquoi tu veux contrôler tous mes gestes !

— Parce que tu contrôles tous *mes* gestes ! »

Je reprends mon souffle.

« La quantité de choses que je m'interdis pour ne pas empiéter sur ton confort. Je ne saurais pas les lister tant il y en a. Je ne me laisse même pas *pleurer* parce que j'ai peur de te blesser. Je ne me laisse pas être, vu que ça t'a l'air si insupportable. Je n'en peux plus, et je ne veux plus proposer des solutions dont tu te fous parce que tu ne vois pas le problème. Je ne suis pas la solution à tes problèmes. Et, clairement, tu n'es pas la solution aux miens. »

Il est livide. Je suis livide. Nous sommes livides. Codépendants jusqu'au bout, ah.

CC BY NC SA

« Si je ne peux rien faire, je peux ne rien faire. Alors je ne vais rien faire. Fais, toi : je te regarde. »

C'est injuste et, au moment où je prononce ces paroles, je sais qu'elles sont injustes. Un mariage, ça se travaille à plusieurs grâce à la magie du compromis. La sensation grisante du pouvoir – le pouvoir de dire toutes ces choses injustes et d'en assumer les conséquences – l'emporte.

Nous nous couchons séparément ce soir-là encore. Maxime a proposé de prendre la chambre d'amis et de me laisser la vraie, une façon tardive de montrer qu'il a conscience de qui portait les torts dans la dispute ; c'est un peu tard. Il y a mon odeur sur les draps, et les courbatures du matelas imprimées dans mon dos.

Il ne dort pas, je ne dors pas, nous ne dormons pas, la codépendance est notre joie.

Je ne sais pas ce qui va se passer.

Je ne suis pas vraiment en train d'y réfléchir – puisque j'ai affirmé que c'était le travail de Maxime – mais il ne faut pas être très futé pour distinguer à travers le voile du futur les quelques issues possibles à ce stade :

Peut-être que Maxime cherche à sauver ce mariage grâce à la magie des thérapies individuelles et conjugales, et qu'en fin de compte la ville n'est pas si loin qu'on ne puisse s'y soigner. Peut-être qu'on se rend compte qu'on a davantage peur de finir seuls et incompris que d'amour l'un pour l'autre. Peut-être qu'en fait on réalise que nous nous aimons et que nous préférons nous faire du bien plutôt que du mal.

Peut-être que Maxime s'efforce d'effacer tout, quand bien même je ne le voudrais pas, à coups de cajoleries et de réécriture de l'histoire. Peut-être qu'il y parvient, mais je n'espère pas ; je serais très déçue d'oublier, après cette affaire des fusils.

Peut-être que Maxime renonce à notre mariage. Peut-être que nous nous séparons en bonne et due forme, sans mépris, sans haine, par la force des choses. Ou peut-être qu'il repense avec nostalgie à ce fusil qui l'attend à la gendarmerie, qu'il passe son permis de chasse, qu'il m'attend en bas de mon nouveau chez-moi, qu'avec un de ses sourires asymétriques si charmants, il lève le canon, presse la détente, projette des fragments de métal à haute vélocité à travers des parties molles et utiles de mon enveloppe charnelle, *bang bang*.

C'est drôle, non. Je veux dire.

Après cinq ans de mariage. Après tout ce temps.

BY NC SA

On pourrait croire que je serais capable, d’instinct, de prédire lequel de ces avenirs est le plus probable ?

BY NC SA